

GRAND ANGLE

COMMENT NE PAS ÊTRE UN PARENT PARFAIT

Nouveau mot d'ordre pour ceux qui osent devenir parents: soyez bons, soyez compétents, ou alors abstenez-vous. La société et ses normes s'invitent dans les familles et décident ce qu'est un bon papa, une chouette maman.

Avec Claude Martin, sociologue, auteur d'*Être un bon parent: une injonction contemporaine*, on décrypte le panorama de la situation parentale. Histoire de ne pas s'arracher ses cheveux au point de devenir chauve à la majorité des enfants.

Être un bon parent, c'est la même définition pour un papa et une maman?

On pourrait croire qu'il existe une vision égalitariste du rôle des pères et de mères, et les pères seraient des parents comme des mères. Mais ce n'est pas le cas. La meilleure preuve? Soins et éducation des enfants sont portés par les mères, les dispositifs de soutien à la parentalité ont comme public majoritaire des femmes. Et le congé "de maternité" est de loin le plus étendu. Et il faut dire que cette situation n'est pas soulignée comme elle devrait l'être.

Longtemps, on a plutôt utilisé l'expression: "être une bonne mère". On ne se demandait pas si les pères étaient bons.

C'est lié à ce modèle qui s'est imposé dans nos esprits: celui de Monsieur gagne-pain et de Madame au foyer, qui dominait l'immédiat après-guerre. Ce qui concernait l'enfant était du ressort de la mère, jusqu'aux limites d'une chose: l'exercice de l'autorité, qui était dans le giron du père. Les pères étaient visés à partir du moment où ils avaient des excès ou des insuffisances d'autorité. Avec l'égalisation progressive du rôle des sexes, l'injonction à être un bon parent concerne aussi les pères mais demeure largement adressée aux mères. Le conseil aux mères, c'est un marché très juteux. Il y a des conseillers experts, de manuels, des ateliers...

Pour être un bon parent au XXI^e siècle, il faut avoir des compétences. On parle du "métier de parent".

À ma grand-mère ou à mes parents, on n'en demandait pas tant....

Parmi les bonnes pistes de réflexion, il y a cette lecture intergénérationnelle, et les grands-parents sont assez bons juges. On les entend dire: "Cela ne doit pas être simple", "Nous, nous improvisons, cela ne veut pas dire qu'on ne faisait pas d'erreurs"... Les compétences parentales, cela se fabrique: entre mère et grand-mère, entre amis, sur Internet, avec le médecin de famille. Chacun apporte sa pierre à l'édifice.

Cette injonction d'assurer comme parent n'aide pas, en particulier, les femmes à s'émanciper. La carrière entre en concurrence avec la réussite éducative. Difficile d'échapper au système et aux normes imposées par la société.

Cette aspiration à faire le mieux possible est très dominante et partagée chez les parents. Ce n'est pas un problème individuel, mais un problème de portée collective. C'est la préoccupation d'une génération pour la suivante, pour le monde qui vient. Les parents ont une vision ébranlée par la crise financière, la crise sanitaire. Il y a cette idée qu'on a sacrifié les nouvelles générations sur l'autel de la croissance et de l'égoïsme des parents...

On parle également de "déterminisme parental", qu'est-ce à dire?

C'est une lecture qui défend que la plupart des problèmes auxquels sont confrontés les ados aujourd'hui (comportement, mal-être, pathologie), c'est de la faute des parents qui n'ont pas fait le boulot! Et voilà la facture collective que la collectivité doit assumer ensuite... alors que les parents se préoccupent de leur progéniture. Ils sont inquiets et le sont doublement car ils ont la sensation qu'ils n'en font soit pas assez, soit trop.

Et on charge la barque des mères, si elles ne font pas ce qu'il faut au moment où il le faut. On ose leur dire: "Il y a des choses qui seront irrécupérables. Si vous avez raté le début, vous allez compromettre une grande partie de la suite de façon irrémédiable et ce alors que les enfants sont confrontés à d'autres adultes très tôt." Le bon moyen de réfléchir, c'est de parler de conditions parentales, car les parents exercent leur rôle avec un certain nombre de contraintes. Ils ont des relations avec l'école qui ne sont pas parfaites, ils n'ont pas forcément de soutien [on pense au manque de places en crèches, Ndlr].

"On ose dire aux mères: si vous avez raté le début [de l'éducation de votre enfant], vous allez compromettre une grande partie de la suite de façon irrémédiable."

Existe-t-il, selon vous, un désinvestissement des États qui font alors porter le chapeau aux individus parents?

Le soutien à la parentalité est fondamental, c'est ce qui rend l'aventure tenable quand les deux parents occupent une place sur le marché du travail. Et, de fait, il y a une défausse sur les parents. Certes, on ne se substituera jamais à leur rôle premier mais on oublie le contexte de socialisation. L'enfant est vite confronté à un monde plus large que sa famille: le groupe d'âge, les éducateurs, la télévision...

On fait aussi comme si les parents étaient une fonction universelle sans aucune variation culturelle, économique-sociale...

Alors que la condition des parents est essentielle dans l'éducation des enfants. Regardez ce qui s'est passé avec la crise sanitaire: des parents qui bossent et font l'école, parfois qui ne peuvent pas télétravailler, des appartements trop petits, pas de jardins... Il faudrait rappeler que le travail parental se tricote dans des environnements matériels et culturels. Si l'État a quelque chose à faire, c'est de se préoccuper de l'égalité dans la condition parentale.

La perfection parentale, en plus, ça n'est pas si intéressant: labeur sans fin pour les parents (cf. pages suivantes) et grosse pression sur les enfants.

Cette perfection parentale pèse en particulier sur les mères et les gève jusqu'à la nausée, alors que le mieux serait de lâcher la soupape. Regardez ce qui s'est passé avec la crise sanitaire. Imaginez juste que les parents n'aient pas pu se débrouiller... Je trouve que c'est édifiant: cela n'a pas explosé.

Aurore Vaucelle

L'ENFANT ROI, ON LE DÉTRÔNE ?

"Cette idée qu'il faille se centrer sur ce candidat, ce citoyen, ce producteur potentiel est assez récente. L'expression en elle-même traduit souvent une critique: c'est l'enfant posé sur un piédestal, un enfant pénible même. Il ne fait pas bon se faire traiter d'enfant roi. C'est la critique absolue pour les parents aussi, car il sera votre tyran."

Mais il faut se débarrasser de l'idée que l'enfant doit être sacré - au point de faire sacrifier tout le reste! Car cette mécanique est perverse, et ne laisse jamais en paix ceux qui sont en train d'improviser la profession parentale."

BIBLIOTHÈQUE RAISONNÉE DES PARENTS

De saines lectures.

- *L'éducation vraiment positive*, Ce qu'il faut savoir pour que les enfants soient heureux... et les parents aussi! Béatrice Kammerer (Éditions Larousse)

- *Être un bon parent. Une injonction contemporaine*, Claude Martin (Presses de l'EHESP)

- *Le burn-out parental*, d'Isabelle Roskam et Moira Mikolajczak (De Boeck Supérieur)

- *Soutenir et contrôler les parents*, Gérard Neyrand (Éditions Eres)

- *Enceinte. Libérez-vous des idées reçues!* Emily Oster (Quanto).

Et si vous n'avez pas/plus le temps de lire, *Comment la parentalité intensive nous bouffe la vie*, de Delphine Saltel, dans "Soyons heureux avant la fin du monde", un podcast magistral, chez Arte Studio, qui fait sourire les parents surmenés.



"La précarisation de certaines familles ne peut plus masquer que leurs difficultés éducatives n'arrivent pas de leur seule carence, mais participe de la façon dont ces familles sont prises dans des rapports sociaux qui surdéterminent leurs capacités éducatives". Extrait de "Être un bon parent, une injonction contemporaine". © ILLU SHUTTERSTOCK

GRAND ANGLE

L'ÉDUCATION POSITIVE, NOUVELLE RELIGION DES PARENTS ?

Être un parent parfait, cela vous dit forcément quelque chose car aucun parent n'y échappe. La pression sociale est généralisée. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Avec Béatrice Kammerer, journaliste, et auteure spécialiste des questions de l'éducation et de la parentalité, on cherche à clarifier ce courant dans lequel nous nous trouvons actuellement et que l'on nomme "l'éducation positive". Car c'est elle qui mène les parents par le bout du nez! Et la définition n'est pas évidente, "elle est venue des parents, des militants". La parentalité positive est celle qui cherche à "permettre le mieux pour l'enfant". "Mais quand on parle de mieux, c'est déjà un dogme", analyse notre interlocutrice.

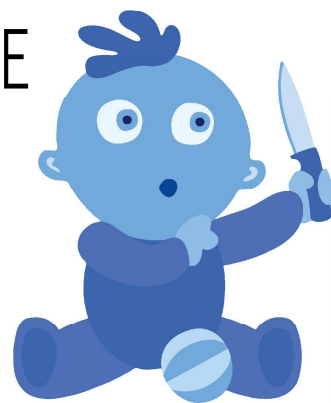
Revenons à sa définition. L'éducation positive dit lutter contre la violence ordinaire, soit "toute forme de violence verbale, physique, psychologique, toute forme de punition mais aussi toute forme de récompense. La

coercition quelle qu'elle soit est une violence infligée à l'enfant". Par ailleurs, les parents fidèles à l'éducation positive se doivent de "faire vivre la démocratie familiale, être dans la négociation. Ils doivent permettre à l'enfant de faire valoir ses goûts et ses choix, de s'affirmer. La famille est une mini-démocratie".

L'éducation positive est celle aussi qui mobilise un discours autour du cerveau de l'enfant. "Comment faire pour avoir le meilleur développement du cerveau de l'enfant? Enfin, "suivre les préceptes [ci-dessus nommés] a un intérêt énorme", résume Béatrice Kammerer: "l'éducation positive doit rendre la tâche d'éduquer plus facile, et les enfants plus intelligents". Difficile de résister à un concept si vendeur? Et pourtant, l'éducation positive handicape les parents, pris dans des

étaux d'une méthode qui a l'air évidente, faite de trucs et astuces, mais qui surdimensionne les standards parentaux. Car elle dit en substance: "Si vous n'êtes pas les meilleurs, abstenez-vous de faire famille". Et "si l'éducation de vos gamins rate, ce sera de vot'faute!".

L'éducation positive pourrait nous faire rêver. On aspire tous à avoir les enfants les meilleurs possible, intelligents, communicants. Le citoyen rêvé. Derrière l'éducation positive, il y a une vision sociétale avec laquelle tout le monde est d'accord, sauf peut-être quelques nostalgiques du martinet. On rêve tous [d'éduquer] des individus civiques, polyvalents... Mais ce n'est pas facile de construire cette société-là. C'est pour cela, selon certains, qu'il faut éduquer les parents. Alors qu'on n'apprend évi-



demment pas à être parent dans un livre.

On dirait aussi que l'ambition de la parentalité positive est de former un seul et même citoyen, compétent, adaptable...

Chaque société veut contrôler ce que sera son futur. Et se demande quel serait son citoyen idéal. L'éducation positive, elle, forme un individu sur un modèle qu'on pourrait qualifier de "bourgeois": des individus négociateurs force de proposition, créatifs, des managers en puissance. Est-ce un idéal pour tout le monde? Car ce modèle vient en confrontation avec les valeurs des différents parents. On ne peut pas parler seulement des valeurs néo-managériales...

VOTRE LIGNE DE CONDUITE POUR ÊTRE UN BON PARENT

- "Je suis exigeante ! Ne pas transiger sur les valeurs fondamentales. Apprendre l'esprit critique en parlant beaucoup avec les enfants. De l'humour et de la tendresse. Les éveiller à tout". (Une femme de 44 ans, 3 enfants).

- "Donner des ailes pour voler". (Une femme de 34 ans, un enfant).

- "Prendre du recul. Donner la priorité aux choses qui m'importent vraiment. Respirer un grand coup quand je perds pied. Prendre du temps pour moi pour en retour offrir du temps de qualité à mes enfants". (Une femme de 38 ans, 2 enfants).

- "Faire confiance aux enfants". (Un homme de 44 ans, 4 enfants).

- "Une ligne de conduite et une transparence parfaite, c'est du gagnant-gagnant". (Un homme de 59 ans, 4 enfants).

- "Vous pouvez m'appeler jour et nuit, les enfants!". (Un homme de 65 ans, 5 enfants).



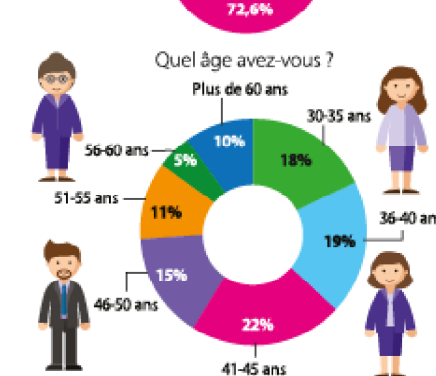
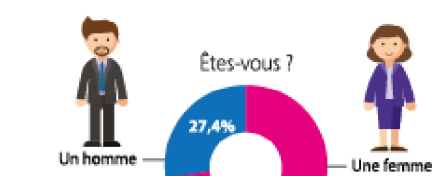
Quand on regarde ce que l'éducation positive appelle violence ordinaire, c'est, par exemple, imposer un horaire à un enfant. Est-ce qu'on lui interdit alors de mettre les doigts dans la prise?

© ILLU SHUTTERSTOCK

UN SONDAGE DES PARENTS SUR LA LIBRE.BE

Le mois passé, nous avons posté, durant une semaine, sur notre site Internet un sondage à votre attention, où l'on vous demandait comment vous vivez votre rôle de parent. Vous avez été nombreux à nous répondre, souvent avec verve et enthousiasme. Nous avons livré vos propos à Stijn Van Petegem, chercheur à l'ULB.

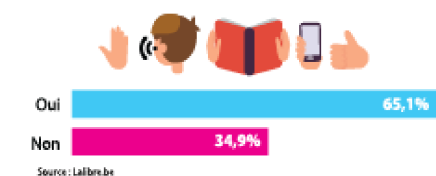
"Le panel est sérieux, et les réponses pas négatives", commence par dire notre chercheur. Car vous avez répondu avec moult détails. Bref, vous avez pris l'enquête au sérieux.



Les personnes qui répondent sont des femmes, "finalement sans trop de surprise puisque les mères sont au cœur de la parentalité intensive", rappelle notre chercheur.

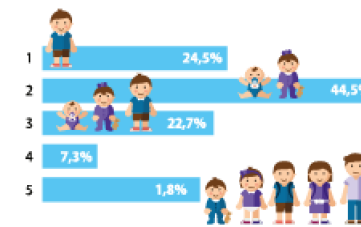
L'âge des répondants. Même si la majorité des réponses émane de parents qui ont la quarantaine, on remarque dans vos réponses que les parents qui, depuis sont devenus grands-parents, prennent le temps de donner leur avis sur la manière dont ils ont fait profession de parents, il y a trente ou quarante ans.

Les parents ont-ils besoin d'aide pour être de bons parents ?

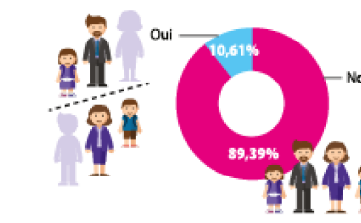


Le plus étonnant, pour notre chercheur, est que vous étiez 3 personnes sur 4 à indiquer que les parents ont besoin d'aide pour réaliser leur tâche. "Cette nécessité de soutien" prouve que les parents ont envie de bien faire. Ajoutons à cela que les parents ont été souvent débordés pendant la crise sanitaire, ce qui peut expliquer la fréquence élevée de ceux qui ont dit avoir besoin d'aide.

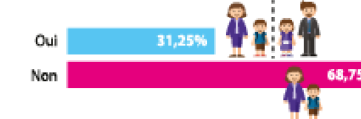
Combien avez-vous d'enfants ?



Vivez-vous avec vos enfants en famille recomposée ?

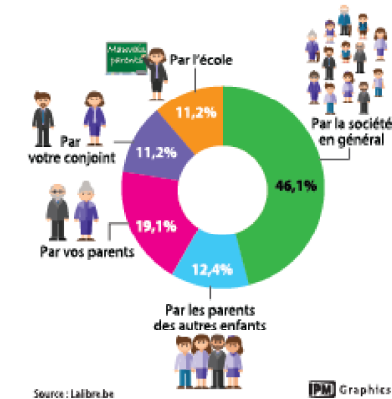


Si oui, vous occupez-vous d'élever les enfants de votre conjoint ?



Les familles du panel sont difficilement représentatives de la société dans son ensemble. Notre chercheur Stijn Van Petegem rappelle qu'il est difficile d'avoir accès aux familles en difficulté par rapport à la parentalité, précisément car elles sont très occupées. Même explication pour notre taux de famille recomposée: nos résultats ne sont pas à l'image du taux de ménages recomposés en Belgique. Dans une étude de la Ligue des familles en 2020, il y a environ 40% de "nouvelles familles" (monoparentales + recomposées). Intéressant aussi: dans les familles recomposées, les beaux-parents ne jouent pas forcément le rôle d'éducateurs directs. Le modèle actuel de parentalité après le divorce ou la séparation demande aux parents de rester impliqués face à leur progéniture, avec leur ex-partenaire. Comme le rappelle Claude Martin, notre sociologue, "on ne divorce pas de son enfant".

Vous sentez-vous jugé en tant que parent ?



Un sentiment diffus. Ce qui est sûr, c'est qu'être parent expose aux commentaires. Pour notre chercheur, la question posée était floue. Vous avez répondu un nombre être jugés par "la société en général", pour inclure toutes les critiques d'un coup, et peut-être pour finir plus vite le sondage?